

## C'est du bio

J'ai toujours cru que c'était mon grand-père. C'est pas possible, comment j'aurais pu deviner ? Depuis le temps que je le pousse dans son truc à roulettes...

Du plus loin que je me souviens, je l'ai toujours connu là-dedans. Ce fauteuil que je pousse. Et qui le cahote.

Non, du plus loin que je me souviens, il y eut autre chose, il y eut un avant. Mais c'est loin, c'est flou, j'ai du mal à articuler les souvenirs...

Avant, c'est les soirées de poivrot quand il revenait sali d'alcool et de vomissures. Avec cette idée obsessionnelle de vouloir monter se coucher là-haut. Chez ma mère. Dans cette chambre où elle menait grand train avec un de mes pères. Enfant, je ne comprenais pas cette idée qui le prenait, le grand-père, de vouloir monter voir sa fille. Dans son état. Si tard. Il gueulait. Chantait parfois. *L'Hymne à l'amour...*

Avant, c'est les cris, toujours les cris, enfin, cette manière bien à eux que les pauvres ont inventés pour se communiquer le sentiment, ces tonitruances sauvages, ces hurleries, ces façons de parler qui nous font si peur, tout petits, pelotonnés au fond du lit. Souvent, c'est la nuit que ça gueule chez la Misère.

Le jour, ils pioncent, les pauvres, ils s'oublient ou bossent et nous, on se dépêche pour ne pas être en retard à l'école. Le jour, c'est : pas de bruit !

Les pauvres, les mots, c'est de la matière, c'est de la caillasse, de la ferraille, de la rouille, de la barbaque. Ils te les tranchent, les mots, te les arrachent du billot, des tripes, d'un coup; c'est pas les mots qui comptent d'ailleurs, c'est la manière, la manière de dire, la force, la cadence, la hargne, le bruit que ça fait, le jet... Les mots, ils t'éclaboussent l'entourage avec, et sans vergogne, pas le temps de perdre du temps, de s'attarder, de finasser, de trouver le mot juste, il n'y a rien de juste là-dedans, rien, faut que ça gicle, et tout de suite! Et pour se dire quoi? Rien, tout, l'amour, Dieu, sa résonance, les saloperies du monde, n'importe quoi, la tendresse de temps en temps, en contrebande. Bien cachée. Peuvent pas parler autrement, les pauvres. Pas le temps. Ils taillent dans le vocabulaire, c'est tout. Au hachoir. Curseur plein pot. Volume 6.

Avant, c'est les mots justement, ceux qu'on sait vite se servir, nous les petiots, affûter sans comprendre, qu'on se prend dans la bouche, doucement, parce que ça brûle bien un peu, qu'on chicotte en douce, au pieu, pour goûter, qu'on répète tout bas dans la cour de l'école, sur le bord du paillason, le long du caniveau ou tout fort au fond de la ruelle et qu'on s'entraîne à dire comme des gourmandises. Refrain de la dèche.

Avant, c'est la chute dans l'escalier.

Bourré comme il l'était, le grand-père, cette fois-là, ça n'avait pas été trop difficile de le pousser. Enfin, de l'empêcher d'avancer davantage, comme on avait raconté à la police... Il l'avait dévalé, l'escalier, sur le cou, sur le dos, renversé, tête, cul, cassé. Depuis le temps qu'ils tentaient de lui régler son compte au vieux, ils avaient bien failli l'avoir cette fois-là...

Il faut avouer que ma mère avait tout essayé et qu'elle choisissait ses amants pour qu'ils la débarrassent de

l'encombrant bonhomme. Sacré grand-père! Là encore, il avait réussi la cascade, dévalé l'embûche, surmonté l'obstacle avec bravoure, sorti vainqueur de l'adversité. Encore un coup. Arrivé en bas, on l'avait tous applaudi. Ça méritait : il bougeait encore un peu... Des doigts. Le reste était tout cassé. Il avait vomi sur les pompiers venus. Avec le camion rouge.

Encore raté! On avait dû se taper le nettoyage à la wassingue. Ma mère congédia le mauvais sicaire et fréquenta dès le lendemain le plus grand des pompiers. Fomentant un nouvel attentat.

Ça faisait des années que le feuilleton secouait l'ennui du voisinage. Ciel bas, front bas, ils guettaient l'engueulade, les gourmands. C'était, faut dire, la grande époque des scènes de ménage à ciel ouvert!

Une des fois, avant l'escalier, on s'en rappelle, c'était un gitan qui avait tenté le coup à la perforeuse. Troué à deux ou trois endroits au sortir d'une taverne louche, le vioque avait sanguinolé ses guignolets jusqu'à la maison. Fuite, poursuite. Bagarre. Une vraie corrida dans la ruelle, cette nuit-là. Bizet en 3D. Mal préparé, l'assassinat avait foiré lamentablement. On l'avait raccommodé comme on avait pu avec mes sœurs. Jusqu'à la prochaine.

On en parle encore...

La mère, cette fois-là, avait recruté un mécano et son frère. Des pros. Ils avaient vécu trois mois chez nous, le temps de préparer l'estocade. En conclusion, les Fraternities Killers, ils avaient juste réussi à saboter le véhicule de la famille. Un tacot sans âge dans lequel plus personne n'acceptait depuis longtemps d'être transporté. À part le vieux. Le coup semblait imparable.

*Accident regrettable, violence routière, drame de l'alcool au volant*, les titres étaient prêts, le correspondant local prévenu. Tout le voisinage aussi. Il y avait foule aux fenêtres pour l'occasion; on avait sorti les barrières: un stock-car dans le quartier, c'était spectacle gratos.

Pas bégueule, ça avait dû l'inspirer, le vieux. Il n'avait pas failli à sa réputation: de retour d'une virée alcoolique, ce soir-là, à fond les gamelles, il s'était directement garé dans la vitrine de la pharmacie. De toute façon, il ne freinait jamais. De toute façon, elle était fermée depuis deux ans. De toute façon, il n'avait pas le permis.

Il s'en était sorti indemne, mais ce fut son dernier exploit de *Bordé de nouilles*.

Le coup de l'escalier le cloua dans son fauteuil. Pour de bon. Remantibulé à la va-vite, il continua cependant d'encombrer l'atmosphère à ma mère avec ses coups de rire, son *Hymne à l'amour* et ses ronflements de fins de cuite.

Elle s'obstinait donc à nous présenter des pères. C'était bureau d'embauche à toute heure! On voyait de tout: des féroces énamourés, des brutes attendries, des amoureux cruels ou sanguinaires, tous prêts pour ses beaux yeux à le finir, l'Empereur, dans son trône à roulettes. Mais le cœur n'y était plus. Le fauteuil, tout ça. On sentait du relâchement dans le crime passionnel. Le fait-divers faisait.

Bien diminué, le grand-père avait gardé néanmoins le goût du bricolage. Il batifolait des pognes dans son petit atelier aménagé au fond du jardin. Réalisait des miracles, seul à siffloter gaiement au milieu de toute cette population de fins de droit.

La région était sinistrée et l'eau sentait la rouille, il n'y avait plus guère que les oiseaux qui trouvaient ça drôle : des arbres sans feuilles en toutes saisons. Extra pour niquer les prédateurs, au demeurant : on pouvait les voir rappliquer de n'importe où. Et plus une feuille de paie non plus. La dernière usine du coin avait fermé à l'automne. Les patrons, une nuit câline, avec la subvention du Conseil Régional avaient mis les bouts et déménagé les machines, la plus-value, les heures sup, les livres de compte, les miettes du Comité d'entreprise. En Chine. N'avaient laissé que la pointeuse.

Le lendemain, les prolos restructurés s'étaient retrouvés dans l'usine vide. Fous de rage, ils avaient rameuté les voisins, les familles, les élus, les mômes, les toubibs, le correspondant local, les accidentés du travail, les gendarmes, le beau-frère du directeur de cabinet du sous-préfet.

C'est étrange de voir des gens pleurer devant une pointeuse dans un hangar qui résonne. On avait joué dans l'usine. À cache-cache.

Plus un boulot à vingt kilomètres à la ronde. Rien de rien. Que des oiseaux sur des arbres sans feuilles. Plus un prédateur. Venaient même plus par là... Et le grand-père qui rigolait dans son cabanon à bricole ! C'était le seul qui pointait pas à l'ANPE. Le seul qu'était pas chômeur. Il n'avait jamais travaillé !

Pour ne laisser personne inoccupé, le service culturel de la Mairie lança aussitôt des initiatives. Des trucs qui servent à rien, des travaux à la noix, des formations sans fond, et puis soudain l'idée de génie qui allait finir de nous dérider. Et retisser du lien social. Un carnaval !

L'idée avait surgi lors d'une grande réunion avec tous les gens du quartier. Une troupe d'animateurs, intermittents du

spectacle, aussi précaires que nous autres, avaient promis de nous aider à nous auto-organiser... On pouvait bien monter un carnaval: on avait quand même l'habitude des manifs, des banderoles, des coups de gueule pour des prunes.

Fallut se mettre d'accord sur le thème. Faut toujours un thème pour un carnaval. Ils n'arrêtaient pas de nous seriner avec ça: un thème, faut trouver un thème... Avec des réunions où chacun pouvait s'exprimer. Chacun y passa ses colères, ses hargnes, son temps, on n'avait plus rien d'autre à faire, on pensa à plus rien d'autre. On était mûr pour la décision. À grands coups de démocratie participative, un soir enfin, on nous proposa le thème: le cinéma! Le 7e art, les stars, les mythes, Marilyn, Gabin, Vivien Leigh, Autant en emporte le vent, Les Tontons Flingueurs, les Blues Brothers, les films cultes et tout le toutim. Pas le choix: on s'y mit.

On rouvrit le hangar vide de l'usine pour s'installer. Chaque pâté de maison, chaque coin de rue avait choisi son sujet. On avait deux mois pour réaliser. La Mairie nous avait promis des camions avec plateau, de la sono, du fric pour la déco; les intermittents passaient de temps à autre nous filer un petit coup de main pour bricoler notre projet. C'était l'effervescence dans l'usine, une forêt vierge, une ruche, des coups de marteau, le tacatac des machines à coudre, des cris d'enfants, une foule joyeuse, enthousiaste, des gens qui recommençaient à rire malgré tout, malgré le froid, le manque de fric, malgré la pointeuse qui ricanillait dans son coin. Pour finir on l'avait recouverte d'un drap pour ne plus la voir.

Il y avait un peu de tout dans le hangar... Du western et de l'intergalactique, du vampire et du burlesque, des rendez-vous dans les coins pour les amoureux, des mères de famille qui répétaient l'Ange Bleu. Bizarres comme les grosses dames

ont de si petits pieds... Des beaufs qui se désapient synchro, s'agitant la bedaine, quelques jeunes du pays qui profitaient du courant généreusement octroyé par la municipalité pour nous filer du rock sidérurgique dans les oreilles, des ballets et des chanteurs, des répétitions à toute heure, papiers en main, de la musique dans tous les coins, la pétarade des groupes électrogènes, des coups de ciseaux, des coups de marteau sur les clous, sur les doigts, sur le contre-plaqué, sur le coucher de soleil en Virginie, presque une inondation quand les pompiers ouvrirent la grande lance à incendie pour essayer "Chantons sous la pluie", des petits bonshommes verts et la Dolce Vita !

Les prolos étaient contents, ça leur rappelait le boucan du bon vieux temps et, souvent, les filles dansèrent, cheveux au vent. Les grands-mères servirent la soupe, certains soirs, et on s'endormit là, parfois, emmitouflés les uns dans les autres, au pied de la pointeuse.

Chaque famille avait choisi son film. Nous, c'était Blanche-Neige. Et sans négociation. On avait réussi à entraîner les voisins de la maison d'en face dans l'aventure. Avec mon pote Frédo, ses petits frères et mes frangines, on s'était filé le rôle des petits nains. On était huit mais tant pis. Ma mère, l'Amoureuse, s'était réservé le rôle-titre, bien entendu. Blanche-Neige, ça lui allait comme un gant. Elle était tellement jolie dans sa robe. Le pompier, bon prince, charmant en titre, avait donné son accord de principe pour participer. Et la mère à Frédo accepta, à contrecœur, de jouer la vilaine marâtre. Ce ne fut pas si facile. Elle rechigna, la grosse coquette, pendant des jours, ne se trouvait pas assez comme-ci, voulait que ce soit comme ça... Frédo dut s'y remettre à plusieurs fois avant d'arriver à la convaincre qu'il n'y avait pas d'erreur de casting. Quelle opiniâtreté, le petit pote !

Plusieurs pères lui aussi, assez peu d'accord sur le devoir de paternité. Mais une seule mère et quelle! Une daronne taillée dans la masse. Un monument. Un édifice. Prête à tout: elle avait failli plusieurs fois écorcher vif le malheureux instituteur de son gentil Frédo. Un zéro de trop, une insolence, une castagne, le prétexte importait peu, c'était toujours ça de pouvoir se livrer à son sport favori: l'engueulade. Étaler sa puissance de feux. En imposer.

Elle te déboulait sans prévenir dans l'école, la Justicière, à une heure de grosse écoute, sortie de quatre heures et demie par exemple, rameutait deux ou trois mégères toujours prêtes à prendre parti du côté où ça gueule, et allumait la faune enseignante à grands coups de sentences pédagogiques élaborées sur le trottoir. Au final, elle te collait l'instit au mur d'un coup de téton, clouait d'un regard le dirlo sur sa chaise et finissait toujours, cahin-caha, par se calmer la couenne et s'attendrir à cause que son petit Frédo, son école, au fond, il l'aimait bien. Surtout les récrés...

Pour notre histoire de carnaval, on finit même par embaucher le vieux. Malgré son fauteuil roulant, il pouvait être utile, le roi de la bricole, songea soudain le quorum familial. Il renâcla au début, flairant l'embuscade langoureuse, l'empoisonnement ou je ne sais quel piège caché sous la promesse. Ma mère minauda une trêve provisoire dans les attentats et il décida de s'y mettre. Et plutôt deux fois qu'une: on aurait dit que ça l'inspirait, ce défilé de carnaval, le cinoche, toute cette foule de travailleurs du dimanche, ces déguisements, ces répliques qu'ils se balançaient d'un char à l'autre, cette bonne humeur retrouvée. Du matin au soir, fallait que je le pousse jusqu'au hangar. Quand on arrivait sous le porche d'entrée, il entendait



que ça résonnait de grands coups métalliques et ça le rendait tout chose : il arrêta de baver et de trembloter, il entonna l'Internationale et il fonça voir les uns et les autres. Lui qu'avait jamais mis les pieds chez les pros, il balançait de grands saluts aux camarades et s'inquiétait de l'état d'avancement des travaux.

Après je le conduisais jusqu'à son établi et fallait le laisser tranquille, pas le déranger. Il vaquait jusque tard dans la nuit. On lui laissait à boire, les potes lui donnaient un bout de casse-croûte et vogue...

C'est qu'il avait son idée, le diable de bonhomme à roulettes ! Pour poser sur le plateau du camion, il proposa la déco du château toute peinte en trois couleurs, avec la perspective cavalière, la forêt avec de vrais bouts d'arbres, des branches sans feuilles avec ces cons d'oiseaux guettant toujours les prédateurs, la cabane des nains toute en bois fait main, une énorme pomme rouge en polystyrène recyclé entièrement moulée à la louche, le miroir gigantesque, enfin tous les accessoires essentiels, selon lui, pour assurer au défilé un minimum de bonne tenue...

Ses ambitions furent remises à la baisse dare-dare quand il fallut chiffrer. À la fin et un peu tristounet, on se contenta d'accepter son idée de cercueil transparent. Il prévoyait de monter une caisse en bois avec un pare-brise de voiture sur le dessus pour qu'on puisse bien apercevoir la princesse endormie. Avant que le prince ne la réveille d'un baiser ardent, avec danses et cris des nains alentour, lancer de confettis, serpentins, pétards, feux d'artifice et de Bengale au-dessus de la foule. C'était très chic comme idée et pas chère. Le type de la mairie qui filait les ronds opta lui aussi pour le sarcophage panoramique.